



Actuellement hospitalisé à Nantes, Philippe Pozzo di Borgo (au centre) est le parrain de l'association Simon de Cyrène, qui encourage le rapprochement entre valides et invalides dans des maisons partagées. SALOQUEN

L'esprit « Intouchables » souffle encore



Agnès Leclair
aleclair@lefigaro.fr

Deux ans après, que reste-t-il du succès d'*Intouchables*, le film événement qui a fait chavirer le cœur de 50 millions de spectateurs du monde entier ? Une ligne dans les annales du box-office du cinéma français ? Une carrière américaine pour l'acteur Omar Sy, improbable aide à domicile et petite frappe de banlieue à l'écran ? Pas seulement.

Depuis la chambre qu'il occupe actuellement au CHU de Nantes, Philippe Pozzo di Borgo, l'aristocrate tétraplégique dont l'histoire a inspiré le film, tire un bilan plein d'espoir de cet extraordinaire succès. Son regard pétillant, si justement capté par son double cinématographique François Cluzet, n'a pas été terni par les huit mois d'hospitalisation imposés par de nouveaux ennemis de santé. Hiératique, ses grandes mains blanches et immobiles dominant les accoudoirs de son fauteuil, il s'anime pour évoquer l'essor de l'association Simon de Cyrène, qui a fait le pari de l'amitié entre « fauteuils » et « bras valides », comme dans le film français le plus vu au monde. « *J'en suis le parrain, c'est mon côté corse* », lance-t-il, exagérant malicieusement l'accent du clan Pozzo di Borgo, une des plus vieilles familles de l'île de Beauté.

Portée par l'incroyable retentissement de la comédie, cette petite association créée pour aider au rapprochement entre valides et invalides dans des maisons partagées fait aujourd'hui souffler l'esprit d'*Intouchables* sur toute la France. Transformée en fédération et fondation en mai, elle a essaimé dans une dizaine de villes où des groupes d'amis, de « compagnons », font passer de la fiction à la réalité le petit miracle du long-métrage. Un idéal de fraternité désormais partagé par plus de mille membres, réunis par des loisirs, des repas autour d'une bonne table, des moments de complicité comme des coups de déprime. Certes, il n'est pas question de folles virées en berline de luxe ou de consommation de produits illicites comme sur la pellicule. Certes, la grande ferme briarde de Rungis qui s'apprête à accueillir des studios pour plusieurs dizaines de personnes handicapées et valides n'a pas le faste de l'hôtel particulier parisien du film. Mais l'alchimie de la relation se veut la même. Et, en bon parrain, Philippe Pozzo di Borgo reçoit les nouveaux groupes ou les encourage au téléphone, leur raconte son histoire.

« Nous sommes une famille, résume-t-il. Entre « fauteuils », pas besoin de faire beaucoup de baratin. On se présente, chacun parle un peu de sa vie. Pourquoi faire ? Expliquez-moi pourquoi des amis se réunissent et font la fête ? Mais c'est vrai que nous sommes très fiers de notre modèle, nous pensons qu'il

peut se décliner. Pas seulement pour les 10 000 nouveaux cas annuels de « traumas » (ces personnes atteintes de lésions cérébrales lors d'un accident et dont la vie bascule dans le handicap, NDLR). Jeunes en difficulté, personnes âgées dépendantes, handicapés psychiques... Il y a beaucoup de monde à réintégrer dans cette société qui ne se sent pas bien et qui ne veut pas investir sur la fragilité. Nous sommes des précurseurs ! »

Aux côtés de « Pozzo », quatre amis de Simon de Cyrène « à roulettes » ou « à pied » sont venus évoquer les groupes d'« intouchables » qui se sont formés à Angers et à Nantes. Ils renchérissent aux propos de leur charismatique parrain, se prenant à rêver d'un Conseil des ministres « avec un handicapé sur deux autour de la table ». Pour l'instant, il faudra se contenter des deux nouvelles maisons partagées que Simon de Cyrène se prépare à ouvrir en 2015, à Rungis et à Angers. C'est déjà un pas de géant pour l'association, qui s'est mise à rêver en technicolor après avoir touché une partie du pactole du long-métrage.

Le projet a en effet été en partie financé grâce aux 5 % que les producteurs du long-métrage ont reversés à l'association sur leur part de bénéfices. « Un acte très généreux, salue Philippe Pozzo di Borgo. Je ne m'attendais qu'à un petit chèque symbolique... » Une manne providentielle de 800 000 euros, arrivée un an après la création du premier habitat partagé conçu pour quelque 70 valides et handicapés, à Vanves, aux portes de Paris. Le torrent de sympathie drainé par le film a fait le reste. Plusieurs grands acteurs du secteur de la santé et de la dépendance ont désiré s'associer à cette innovation sociale auréolée par un des plus grands succès commerciaux du cinéma français. Cette année, ce sont les donateurs assujettis à l'impôt sur la fortune qui ont « craqué » pour les projets de Rungis et d'Angers. Misant sur une spirale vertueuse, l'association part aujourd'hui à la conquête de nouveaux bienfaiteurs pour implanter ses phalanstères d'un genre nouveau dans d'autres villes.

« Pas d'amis, pas de maison »

Dans la chambre de l'hôpital nantais, c'est l'embouteillage de fauteuils pour témoigner de cette aventure. « Le handicap, c'est une solitude épouvantable. Vous ne pouvez pas bouger, vous faites peur aux autres. Il faut s'arracher de son isolement », rappelle crûment Philippe Pozzo di Borgo. « Nous ne sommes envisagés qu'à travers notre corps cabossé par des auxiliaires de vie que l'on ne voit jamais en dehors des soins. Ils sont là parce que c'est leur boulot et on le sent. Notre existence dépend de normes complexes, de structures administratives. Bref, on ne vit pas », décrit Angelo, un infirme moteur cérébral âgé de 58 ans, dont vingt-cinq passés dans des centres, avant d'évoquer la joie d'être passé d'une vie « médicale » à une vie « familiale » dans le groupe de l'association ancré à Angers. « À Simon de Cyrène, il y a des complicités et des regards inconditionnellement bienveillants. C'est agréable de rencontrer des gens qui ne vous

Deux ans après le succès planétaire de cette comédie atypique, Philippe Pozzo di Borgo, le tétraplégique qui a inspiré le film, et l'association Simon de Cyrène ont fédéré plus de mille valides et invalides. Comme à l'écran, ils partagent des repas, des moments de complicité, des coups de déprime... et parfois le même toit.



La personne fragile nous met face à nos propres angoisses. Le premier sujet d'« Intouchables », c'est la crainte d'être trop fragile dans une société où l'on se doit d'être fort et efficace. Les personnes handicapées nous sortent de cette compétition. Elles humanisent la société

LAURENT DE CHERISEY, DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA FÉDÉRATION SIMON DE CYRÈNE

demandent pas de faire un check-up ! », poursuit Éric, 55 ans, un compagnon du groupe de Nantes, lui aussi en fauteuil.

Mais comment sortir du tout médico-social, omniprésent dans la vie des milliers de personnes en fauteuil ? Comment aller au-delà du soin et donner du sens à la vie ? « Pas de bras, pas de chocolat ! », lance, provocateur, Omar Sy dans le film. « Pas d'amis, pas de maison », pourraient reprendre sur le même air les dirigeants de Simon de Cyrène. « Commencer par chercher du foncier, c'est aller droit dans le mur. Le code génétique du projet, ce sont les groupes de paroles d'amis ; une quinzaine de personnes qui ont plaisir à se retrouver. Au bout d'un an, elles peuvent envisager d'aller un peu plus loin. Au bout de deux ans, à chercher un lieu où s'installer et le bon montage financier. Si ce n'est pas solide, on freine. Il ne faut pas oublier que vivre ensemble, c'est difficile », explique Laurent de Cherisey, l'entrepreneur qui développe Simon de Cyrène et sillonne la France à la recherche de nouveaux financements.

Un tremplin pour dépasser ses peurs

Ce ne sont pas les « intouchables » d'Angers ou de Nantes qui le contrediront. La fraternité reste un exercice exigeant et le handicap, une histoire douloureuse. « On n'est pas chez les Bisounours. Certains ont tendance à raconter leur histoire en boucle, chacun a ses fixettes... », reconnaît Éric. « La mauvaise humeur du gars en fauteuil », glisse « Pozzo » avec un sourire de connaisseur. « Parfois, on a besoin d'un peu de cadrage, de prendre du recul. On apprend à ne pas soliloquer tous ensemble », reprend Éric. Pour « nourrir » cette amitié et éviter de tourner en boucle, les groupes de « compagnons » associent d'ailleurs à leurs projets les habitants du quartier, les familles, et s'implantent en centre-ville, le plus loin possible des campagnes perdues où habituellement fleurissent des centres pour personnes handicapées. « Il y a différents handicaps, des affinités, des frictions, mais on prend le temps de la médiation, de la réconciliation », raconte Gabriel, valide et salarié de l'association pour le groupe d'Angers. Certains viennent pour du coconing mais nous refusons l'assistanat. L'idée, c'est de faire « ensemble » et non de faire « pour ». »

Avant de tomber dans la marmite Simon de Cyrène, ce jeune père de famille de 26 ans ne connaissait pas grand-chose au handicap. Diplômé d'un master de management du développement, il s'imaginait plutôt piloter des projets à l'étranger. « La relation, ce n'était pas mon fort, confie-t-il. Mais plus je passais de temps dans l'association, plus je tissais des liens et plus j'étais à l'aise. Cette expérience m'a permis d'accepter de me montrer comme je suis et, finalement, je suis resté. » Le handicap, une chance pour les personnes valides ? C'est ce que défend Laurent de Cherisey, qui voit le « fauteuil » comme un tremplin pour dépasser ses peurs. « La personne fragile nous met face à nos propres angoisses. Le premier sujet d'*Intouchables* et ce qui a fait son succès, c'est la crainte d'être trop fragile dans une société où l'on se doit d'être fort et efficace. Les personnes handicapées nous sortent de cette compétition. Elles humanisent la société. Le film donne un petit mode d'emploi du bonheur : en osant l'altérité, on gagne la confiance en soi et en l'autre », analyse celui qui défend ardemment cet « autre modèle de société » auprès des volontaires salariés, des bénévoles ou des jeunes qui effectuent leur service civique chez Simon de Cyrène. Un supplément d'âme, c'est aussi ce que Brigitte, coresponsable du groupe de Nantes, a trouvé auprès de ces « cabossés ». « Parfois, on va à une réunion avec des pieds de plomb mais on en sort toujours tellement heureux... Et on ne cherche pas à tout organiser à l'avance. Notre société n'aime pas les espaces vides car ils nous ramènent à notre intériorité. Chez nous, c'est le contraire ! Tout se fait de manière informelle et on partage de vrais moments de joie », confie cette jeune retraitée au calme souriant.

Dans le logement pilote de Vanves, après trois ans de vie partagée, un « compagnon » en fauteuil résume pour sa part son expérience en une phrase fulgurante : « Ici, je suis vivant. » ■

www.simondecyrene.org